

L'ombre d'une neige

Jack Keguenne

Numéro 146, septembre 2015

Le secret

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/78880ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Keguenne, J. (2015). L'ombre d'une neige. *Moebius*, (146), 67–72.

JACK KEGUENNE

l'ombre d'une neige

suite pour Denise Desautels

ce sera neige ou abandon, un accroissement du blanc, un
souvenir unanime

rien ne fleurira sur les volets
nous nous bornerons à suivre les sentiers

comment dire l'écart d'une cohue, la distance d'après
l'enfance?
sinon éprouver, sinon revenir

une sorte de bleu qui pourvoit aux branches
pourvu que le regard les juxtapose et puisse les nommer

l'ombre n'affirme aucun égard pour la neige

pelouses et sentiers
lacs, bancs,
théâtre ouvert, fenêtre immature,
approcher le buste par l'arrière

le parc a ses contraintes, mais les promeneurs n'affichent
pas leurs noms

convoiter des solitudes
lentement

imaginer un équinoxe pour le fleuve et des nuages si bas
qu'ils féconderaient les étangs
descendre sans se préoccuper du miroir
impassible, le cygne courbe la tête
rien de définitif dans une écriture à la surface. toute man-
suetude improvisée

fleur ou fruit, jeune ou à maturité, revenir plus longuement
que l'abeille
faire son miel aux mêmes haltes

laisser les saisons à leurs couleurs, imaginer un lac inconnu

ce qui vient pour le poème s'affirme pour la vie
désespérer ressemble à des floraisons que rien ne main-
tiendrait

nulle autre exigence qu'à usage interne

une neige
couche blanche
en équivoque de beauté plénière

implacable, et sans circonstances atténuantes

n'avoir en mémoire que des successions d'automnes, des
amas de feuilles entassées
regards d'enfant sur ce qui s'effondre
derrière la dépendance aux saisons, se mettre en état de
nommer le monde

élaborer ensuite une indulgence

inventer le théâtre où défileront les énoncés de fait
l'anodin et la révolte dorment dans le même lit
en terrasse, le goût de rappel d'un café

éprouver l'âge croissant, la durée immanente, une inflexion
des épaules

imaginer m'asseoir là où tu serais venue des centaines de fois
et depuis si longtemps quand, pour moi, ce serait neuf
printemps ou automne, peu importent nos âges et les reflets
de l'eau
aucune restriction, ni sous le bleu ni sur le blanc, une place
dans le cours du monde

non pas ton regard, mais tes mots pour ma métamorphose
aller de l'avant, même à travers les souvenirs ou les silences

en bas, le fleuve, tranquille, mais tantôt de remous, tantôt
de glaces, toujours vers l'estuaire

cette idée d'être nu, de s'ériger en face
jalouser les arbres

puis emprunter une feuille

mots qui bousculent, basculent, se retrouvent comme cailloux, prisonniers clairs au fond de la rivière courante au préalable, s'attacher à l'idée d'un velours

dire encore, dire sans fin
accumuler dans le vocabulaire l'équivalent du poids des rides et celui des grâces innommées
acquiescer aux bourgeons comme aux fruits, à l'idée de faner

abyssal
comme une feuille d'érable qui n'en finirait pas de tomber une lente fin d'octobre pour les funérailles

la neige viendra
elle-même postée au balcon ou endormie déjà avant les toits, les trottoirs

peu importe les aguets et les entraves du bleu, les rues encombrées et les lacs asséchés

entre l'oreiller et l'aube
la neige viendra
à la manière d'un rêve ou d'une habitude à défendre

ni ordre ni remise de peine
aucun déclin envisagé, aucun assentiment

ne rien juger ni compromettre

ce qui fait force sera l'élan d'avril
l'instance d'un rehaut, le tant attendu, une joie d'écureuil

il n'y a de saccage que pour ce qui insiste avec insolence
laisser l'arbre soupeser ses feuilles, la neige peser sur l'herbe

parcourir les chemins n'oblige nullement à s'endimancher
de références. l'inquiétude conduit aux mêmes rivages
il reste à jouer sur les sentiers, à poursuivre du regard un
reflet dans l'eau. s'assurer de durer au-delà de l'épreuve
d'une saison. retrouver l'enfant paisible

ce souvenir du terrible froid lors d'une traversée, mais aussi
d'un accompagnement
parc, pour ce qu'il fomenté, recèle, déploie

énumérer des secrets

traces de pas et de givre, eaux basses, neige et porte close
ici les monuments demeurent, les souvenirs habitent.
surplomb du fleuve. après les cachettes de l'enfance,
l'écorce fait trop vite écho aux rides, l'arbre recueille
parfois certaines confidences
un vélo de passage, quelques chaises sur le côté, et, puisque
les dimanches étaient longs, une mémoire impossible à
reconstituer
l'invitation, proposée en dentelles, à un mariage

au milieu, il reste toujours un théâtre, le parfum entêtant d'un
thé à cinq heures ou l'équivoque d'une blancheur fermée
le désert s'endeuillera d'une forme de propagande
tard venue à la bouche, parfois défaite, parfois sereine, dites-
moi la saison principale, celle qui viendra se poser enfin
en ponctuation des lèvres attentives

une part de nuit irrigue le rêve, tant dans la veille que dans
la distance
composer l'innocence et la vertu, un équateur d'âme

bruxelles, novembre-décembre 2014